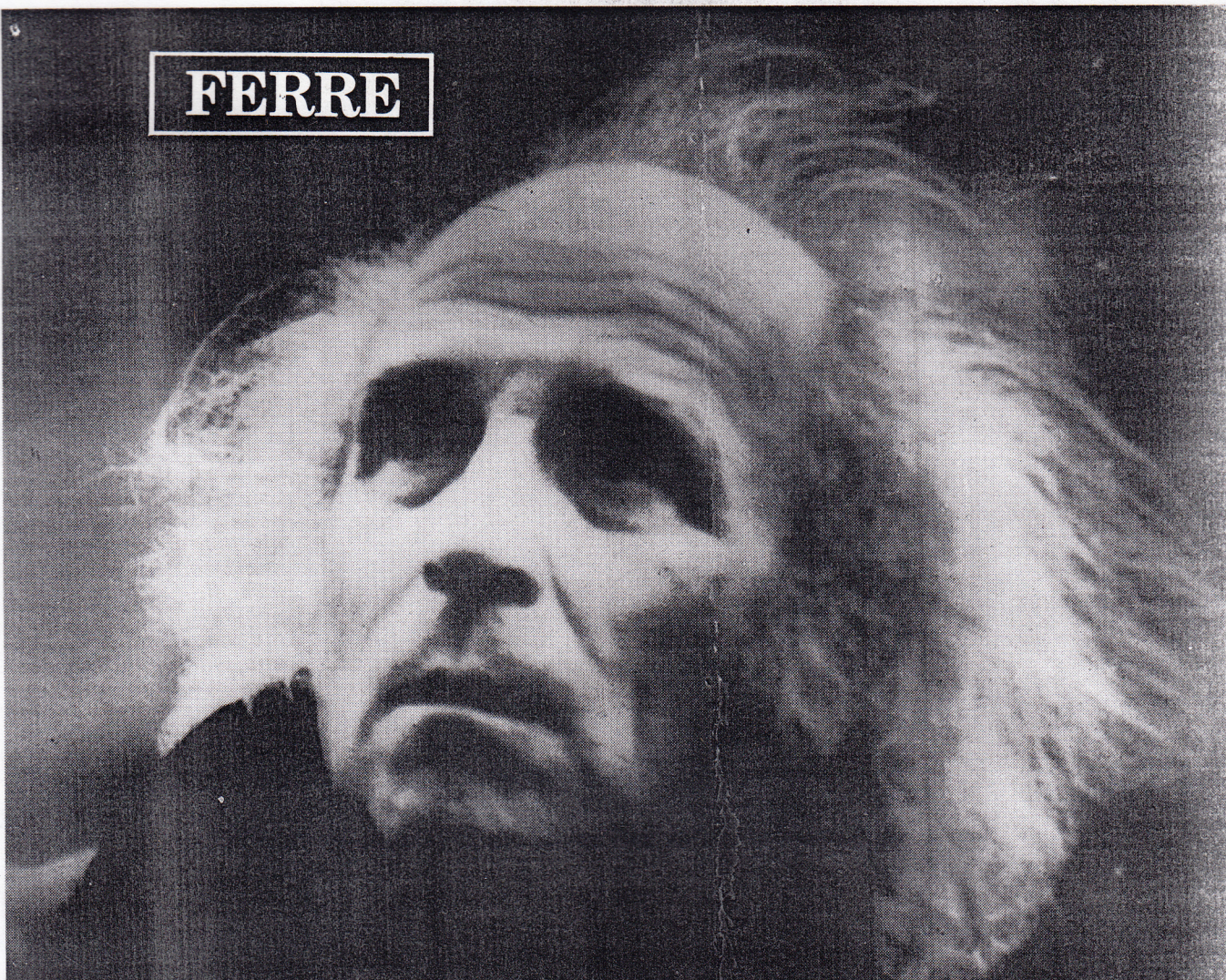


FERRE



comme un sourire de l'autre côté de la tête

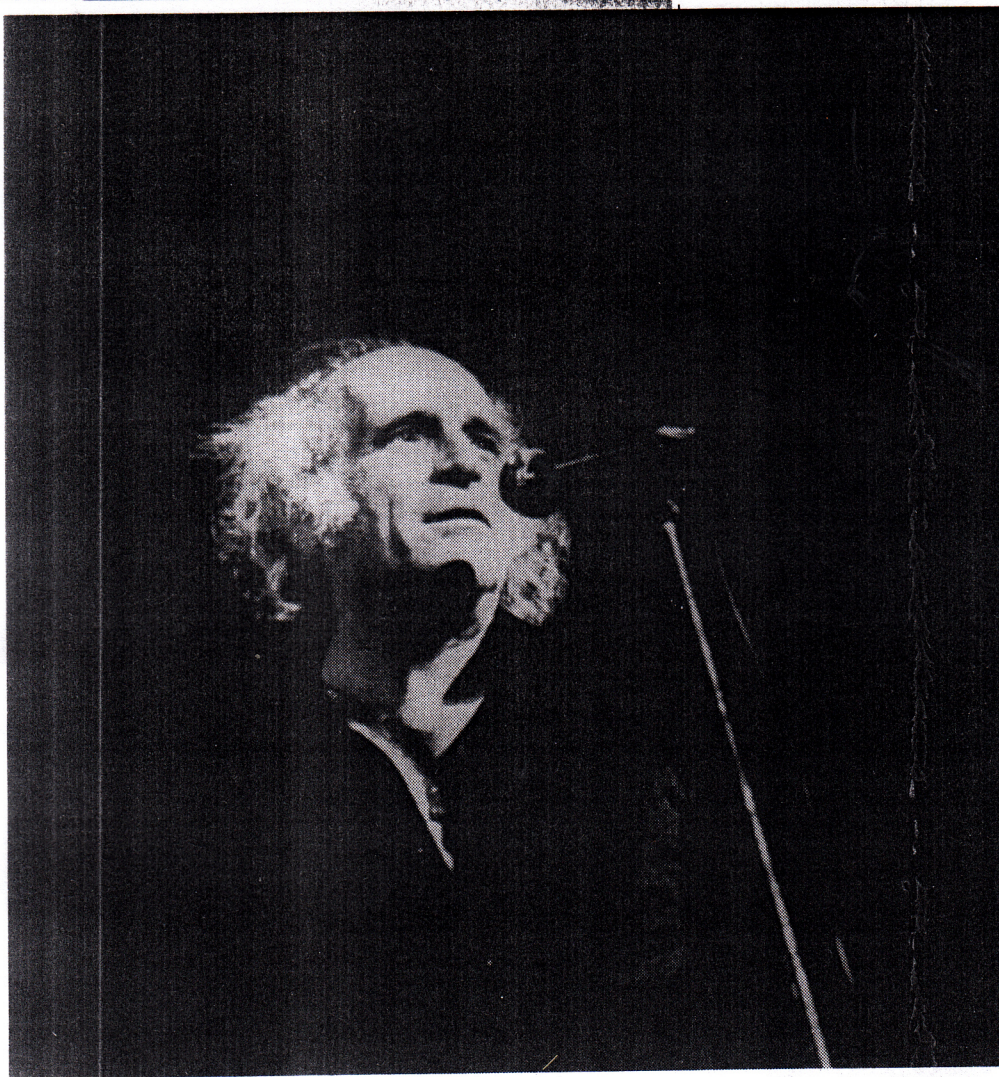
Ferré,
comme il le dit lui-même,
a «trois cent mille ans».
Peut-être même plus.
L'âge de la terre, quoi !

Et chacun de ses disques ramène des profondeurs du temps
ces mots «toujours mal criés», ces mots «qu'on nous a laissés»,
ces mots «criés dans les cris des amants blessés»...

Poète,
sa voix microsillonne par-delà les frontières
et au-delà des siècles appris ou programmés ?
Rien dans les mains, rien dans les poches,
tout dans le cœur, et dans le yeux, et dans la voix...

Ferré – l'italien n'a d'autre origine que celle de l'Amour.
C'est dire... C'est dire qu'il a l'éternelle jeunesse de son public
qui, avec Baudelaire à la boutonnière,
va faisant des calligrammes dans l'air du temps...

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-CLAUDE IZZO



Il pleut sur Paris ce samedi après-midi-là. Ferré s'apprête à repartir pour l'Italie, après une série de récitals autour de la capitale. Il ne reviendra en France que pour un concert à Marseille, à l'Opéra.

Marseille à qui il vient de dédier une chanson dans son nouveau disque «La violence et l'ennui». Mar-

seille, une histoire d'amour ?

Il m'offre une Celtique. «Prenez une de celles-là, c'est un peu fort mais c'est bon... C'est la noblesse de la Gauloise...»

«J'aime Marseille. Jene sais pas pourquoi d'ailleurs. Je trouve que Marseille a beaucoup changé, mais je l'aime

toujours... Je suis un peu de la côte, un peu de là-bas ; je suis méditerranéen bien que cette Méditerranée est une mer un peu trop tranquille !... Il y avait longtemps que je voulais écrire cette chanson... je l'ai commencée un jour où j'ai vu Notre-Dame qui semblait plonger le bec dans le Vieux-Port...».

La musique, la musique

Du concert prévu à Marseille aux problèmes qu'il rencontre pour chanter avec un orchestre symphonique en France, il n'y avait qu'un pas. Vite franchi, car c'est une question, celle-là, qui lui tient à cœur. «Il y a un budget pour la musique — le budget pour la Culture c'est pas très gros, mais il y a un budget

pour la musique — Eh bien, soixante-cinq pour cent de ce budget sont pris par M. Boulez, pour l'Ircam et son orchestre intercontemporain qui comporte vingt-neuf musiciens... Imaginez un peu, rien que pour ça, il touche actuellement deux milliards quatre cents millions, M.

Boulez !... C'est pour ça que je dis dans une chanson qu'il a un ministre à la boutonnière, M. Boulez... c'est comme ça...».

«Il faudrait que j'ai un orchestre à moi, quoi... sinon, ce n'est pas possible... et que cela ne coûte rien à personne, si ce n'est un peu à l'Etat ou

à la commune... je ne sais pas, mais si on voulait faire un effort... Tenez, vous prenez un Mirage, vous le coupez en dix et vous avez un orchestre...»

«Mais bon, je crois au Père Noël... Tu te dis, je vais avoir l'orchestre, et puis tu n'as rien du tout, et tu penses qu'après-demain tu l'auras... et ça marche, un jour... Il faut être un peu gosse ; moi, je suis un peu gosse...»

Ferré, c'est un peu l'enfance de l'art, et c'est bon de l'écouter. «Je ne peux pas travailler si je me lève le matin en disant : qu'est-ce que je vais dire aux gens, aux populations !... Moi, je ne me suis jamais mis sur une place publique pour dire des choses aux gens... Ça se trouve comme ça... C'est difficile à expliquer. Je sais que je fais quelque chose, alors je devrais savoir que je parle à des gens ; mais je ne me pose pas la question. Et à un moment donné, le disque sort, et puis ce n'est plus à moi ; et puis et puis et voilà... C'est pour ça que je dis que le vrai public, le seul public c'est celui que je ne connais pas et qui ne me connaît pas. C'est le type qui a un disque ; il se le fait tourner, quelque part dans le monde, à Nevers ou Los Angeles, et s'il est intéressé par ce que je dis, ce n'est plus moi à ce moment-là, c'est une voix qui vient comme ça... c'est ça qui est formidable... Vous comprenez ça : je ne suis pas Chirac, heureusement d'ailleurs, ni Marchais... ni Brejnev, ni Lénine... Stirner un peu, peut-être...»

Il se met à rire. Et nous nous allumons une autre Celtique. «Je dis souvent ça, qu'il n'y a pas de vedette. Il y a des vedettes, un soir, si ça marche, et demain elles peuvent se casser la gueule... Voilà, quoi, il faut être humble...»

Seul en scène

«Un soir, c'était en 1976, je suis allé chanter avec Lavilliers. Il débutait dans les grands trucs à ce moment-là. J'y suis allé, je suis arrivé et j'ai vu Lavilliers qui chantait et tous ces jeunes qui scandaient la musique... J'ai eu très peur, je me suis dit : mais qu'est-ce que je viens faire ici ? Je suis monté sur la scène... Ce fut une ovation ! Et j'ai eu les larmes aux yeux, parce que tous ces jeunes, ils me connaissaient par le disque. Merveilleux... C'est ça le miracle du disque !»

Ferré sur scène, faut le voir ! «Vous savez, descendre chanter dans la salle, il n'y a pas longtemps que je fais ça. Ça m'est venu par hasard. Un soir, là où je chantais, il y avait un escalier, je suis descendu, depuis... comment dirais-je ?... Un acteur, ou un chanteur dans mon cas, c'est comme s'il était sur une tribune, avec le micro et tout ça... On l'écoute... Tandis que le fait de descendre dans la salle, je suis comme eux, vous comprenez ? A part le fait que, moi, j'ai l'occasion de dire des choses que, eux, pensent mais qu'ils ne peuvent pas dire parce que, d'une part c'est pas leur métier, et d'autre part parce qu'on ne les laisse pas faire...»

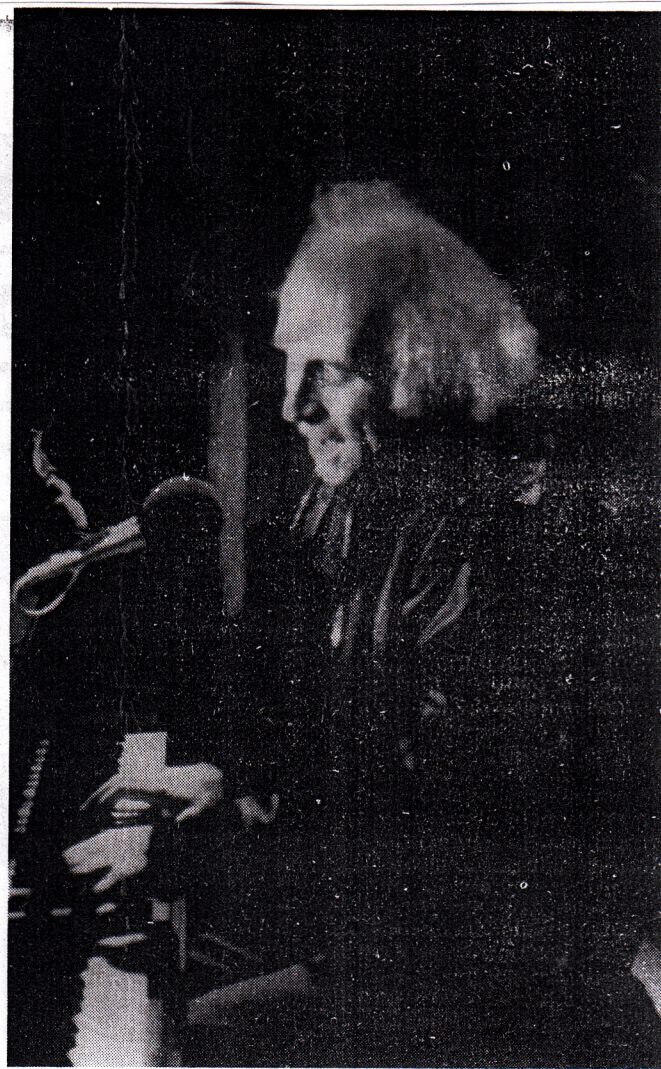
«Si, parfois, à ces moments-là, je chante sans micro, c'est un peu par orgueil. J'attends que d'autres le fassent. Pour moi, l'orgueil c'est pas un péché capital ! Ni l'orgueil, ni la luxure, ni la gourmandise, au contraire, ce sont des qualités extraordinaires...»

«Et puis, par exemple, une chanson comme «Avec le temps», je la chante avec les gens, parce que c'est une chan-

son que tout le monde a vécu, même les jeunes...» Je l'interromps : «On aime plus, c'est dur non ?» Nos regards se croisent. «On aime plus... C'est un truc personnel, qui peut arriver à toi, à lui, à un jeune... Avec le temps, va, tout s'en va... Ce n'est pas un signe de vieillissement, au contraire ! Heureusement qu'on oublie. Si on n'oubliait pas, la vie ne serait pas possible, non ? Moi, j'ai pas rigolé tous les jours, même très jeune. Tout ça, c'est effacé... dans ma tête. Donc ça veut dire qu'on regarde demain, le matin... Chacun a vécu ça. Heureusement qu'on oublie tout. Tiens, il y a quelqu'un que tu aimes formidablement et puis il est mort. Tu vas l'accompagner, mais il est mort. Si tu n'oublies pas, tu meurs... pas oublier la personne, mais ta propre déconvenue...»

«Avec le temps», «Comme à Ostende»... oui, les gens chantent. «C'est formidable ce que ça suscite ces chansons. Je ne le savais pas... Alors, on dira que je fais exprès... Tenez, au mois de décembre, je chantais quelque part «C'est extra». A la fin je dis : «Ces moody blues qui s'en balancent et cet ampli qui ne veut plus rien dire...» et à ce moment-là, une panne d'électricité. Alors j'ai continué sans rien. Qu'est-ce que je fais depuis ? eh bien je fais la panne... Et les gens vous disent... Mais ce n'est pas moi qui ait eu l'idée, c'est l'E.D.F. On apprend pas un tour de chant devant la glace. Quand tu as fait ce métier longtemps, c'est ton public qui te l'apprend.»

«Je dis métier, parce que l'autre soir quelqu'un m'a dit : mais comment ! vous n'avez pas de mé-



«... tier !» j'ai dit, et le boulanger, il n'a pas un métier ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Les gens ne comprennent pas. Moi, j'ai un métier, c'est un métier puisque j'en vis, puisque je fais vivre ma famille... après bien des années, parce qu'au début je n'en vivais pas et personne ne venait me demander pourquoi je ne vivais pas de mon métier ! Qu'est-ce que vous voulez, c'est comme ça. Je chante et les salles sont pleines... C'est formidable, et puis, il y a des jeunes de seize à vingt-deux ans. C'est merveilleux... Je dis ça, parce que j'en suis fier, vous comprenez. On m'appelle le vieux, mais merde, je suis pas si vieux que ça, croyez-moi !»

Ferré parle. Des histoires, il en raconte, il aime en raconter. On fume. Sur le magnéto la cassette tourne. Se remplit de lui.

Je sais déjà qu'il faudra couper... Et puis, les valises prêtes pour l'Italie.

«Chez moi, je travaille tout le temps. J'imprime, je photocopie, je cherche des papiers dans mon grand désordre. J'écris beaucoup... Et puis je regarde mes enfants. Je les regarde. Je les écoute... c'est intéressant...»

«J'ai la chance de pouvoir vivre où je veux, ça c'est vrai. Je suis lucide. Un artiste qui vit de ce qu'il fait, il vit où il veut. Moi je vis en Italie... Mon père était italien. Mais l'origine pour moi... Si je vais en Chine, je ferai peut-être un effort, mais je me sentirai Chinois. Ou Belge en Belgique... Je veux dire que sur cette terre, on est tous pareils... Ah ! si l'on pouvait supprimer les douanes et tous ces types avec des casquettes !...»